

Anne Roche

Université de Provence  
(Aix Marseille)

## „Relater/frelater” (17 mai 1929). Sur le Journal de Michel Leiris (Gallimard, 1992)

L'occupation n° 1 de ma vie: la formulation écrite de cet immense monologue qui en un certain sens m'est donné, puisque toute la matière en est puisée dans ce que j'ai vécu, mais qui en un autre sens m'oblige à un constant effort d'invention, puisqu'il me faut introduire un ordre dans cette matière indéfiniment renouvelée, brasser ses éléments, les ajuster, les affiner jusqu'à ce que je parvienne à saisir tant soit peu leur signification<sup>1</sup>.

Cet „immense monologue”, que Leiris maintient – mais selon des modalités différentes – dans son autobiographie et dans son Journal récemment paru, invite le lecteur à un questionnement sous plusieurs angles.

A s'interroger d'abord sur la problématique du Journal en général: objet ambivalent, à la fois outil de travail orthodoxe, Livre de raison („La première méthode de travail consistera à ouvrir un journal de route, où l'on notera chaque soir le travail accompli dans la journée”, selon le précepte du *Manuel d'ethnographie* de Marcel Mauss)<sup>2</sup>, processus cumulatif, „caisse d'épargne”, et en même temps lieu incertain et conflictuel, accumulation paradoxalement destructrice, voire lieu transgressif:

Personne n'a plus droit à une vie privée, tout est public, et l'homme le plus coupable est le suspect, celui a qui un secret, qui garde pour soi seul une pensée, une intimité. [...] Tel est le sens de la Terreur<sup>3</sup>.

L'intériorité, dans tel contexte, n'est pas repli frileux sur soi, mais résistance intime à l'oppression: le héros de *1984* de George Orwell tient un journal, saisie de son propre passé qui lui permet de repérer les réécritures officielles et mensongères du passé collectif.

A cette double polarité de l'écriture diariste, problème certes trop vaste pour être traité ici, répond la complexité de l'écriture leirisienne. Leiris est surtout connu pour son oeuvre proprement littéraire (poèmes, *Aurora*, et l'ensemble autobiographique que constituent *L'Age d'Homme* et *La Règle du Jeu*)<sup>4</sup>; mais il est également l'auteur d'écrits scientifiques, ethnologiques (*La Langue secrète des Dogons de Sanga*, *L'Afrique fantôme*<sup>5</sup>, ce dernier livre ayant un statut hybride, à la fois journal intime et carnet de route de l'ethnographe). Restent les écrits „privés” (Journal, seul destiné à publication, mais posthume, fiches, avant-textes divers, dont certains nous sont connus mais dont beaucoup restent inédits). Je me propose ici d'étudier sommairement la relation entre le premier ensemble (littéraire) et le dernier (écrits „privés”), tout en soulignant qu'il serait indispensable, dans une étude plus extensive, d'envisager de plus près les relations entre l'écriture „scientifique” et les deux autres, relations pour l'analyse desquelles le Journal vient nous apporter nombre d'éléments nouveaux.

## 1. Un Journal qui „dit tout”?

La publication, attendue, du Journal a fait naître maints espoirs. Non pas, comme le dit drôlement Guy Poitry<sup>6</sup>; celui de s'y trouver et comment, – réservé aux intimes –, mais d'y trouver, pour les uns, des informations inédites sur la vie de Leiris, pour d'autres, ou les mêmes, la genèse de l'écriture des grands textes.

**Première „déception”: le journal n'est pas exhaustif, pour plusieurs raisons d'ordre variable:**

### 1.1. Il y a des avant-textes évoqués, mais que le lecteur ignore

Avant même le Journal (qui commence en 1922), il y a des écrits ou dessins d'enfance, récits d'aventures d'animaux humanoïdes, inspirés de lectures ou de spectacles, mise en scène de fantasmés, mais où le sexe comme tel est tabou, désigné plus tard ainsi:

ce dont nous ne parlions qu'entre nous et qui n'apparaissait même pas dans les cahiers ou feuillets isolés que nous couvriions de notre écriture ou sur lesquels nous dessinions. A l'inverse de la science officielle, la science traditionnelle n'admet de transmission que de bouche à oreille<sup>7</sup>.

Ou encore, un carnet<sup>8</sup> écrit en 1915–16: „cahier à tranche rouge et couverture de toile grise dans lequel, vers l'âge de quatorze ans, j'inscrivais présomptueusement poèmes et pensées”<sup>9</sup> et dans lequel on lit notamment la première version de la découverte de l'infini par la boîte de cacao<sup>10</sup>.

1.2. Il y a des hors-textes évoqués, mais que le lecteur ignore, essentiellement les carnets de voyage: par exemple, le voyage fait en Chine en septembre-novembre 1955, et relaté dans *Fibrilles*. Ce texte donne un extrait du journal tenu en Chine: pour en avoir le contexte, et suivre éventuellement les modifications d'un texte à l'autre, je me reporte au Journal année 1955, p. 489, et je ne trouve que deux pages où Leiris s'interroge sur les raisons de la „désagrégation” de ce voyage qui pourtant dans l'instant l'a laissé „enthousiaste”; une note p. 904–5 m'apprend que le voyage est relaté dans deux carnets comptant 319 pages manuscrites. De même, la mission effectuée en février-mai 1945 en Côte-d'Ivoire<sup>11</sup>: un épisode relaté dans *Fourbis* et plus brièvement dans *Fibrilles*, rien dans le Journal.

1.3. Il y a enfin des textes soustraits (pages arrachées par Leiris lui-même, notamment au début) et enfin ce qu'on pourrait appeler du **non-texte**: le voyage en Egypte et Grèce en 1927, entrepris dans un grand désarroi, n'a pas donné lieu à la tenue du journal, mais on en

lit une relation circonstanciée dans *Fibrilles*, en 1966, soit presque quarante ans après! (Un support possible à cette étonnante mémoire pourrait être des lettres à sa femme, mais celles-ci semblent avoir été détruites).

**Autre facteur de non-exhaustivité, interne celui-là, les choix:** ce qui est dit, ce qui n'est pas dit, et l'espèce de *pattern* d'écriture que cela crée au fil du temps (exclusions qui se pérennisent).

#### 1.4. Peut-on „tout dire”?

Leiris a affirmé dès *L'Afrique fantôme* vouloir „tout dire”. Il le réitère quelquefois dans le Journal, reprochant à la plupart des journaux consacrés d'être „des recueils de forme littéraire”, à l'exception du journal de Louis de Bavière<sup>12</sup>.

Cette exigence affirmée comporte au moins deux exceptions: l'une porte sur le fameux „secret de famille” révélé par Jean Jamin<sup>13</sup> et en général sur l'ensemble des relations intimes de Leiris, l'autre sur le registre du quotidien-sordide qui est, sauf rarissime occurrence, éludé: „17 mai (1929). J'aimerais avoir le courage d'écrire dans ce cahier des choses de ce genre: aujourd'hui j'ai chié de telle manière, j'ai fait l'amour de telle autre, je me suis branlé...”: on trouve une notation du même ordre dans *L'Afrique fantôme*, à ceci près qu'il emploie le terme plus noble d'„excrété” (p. 214). De façon générale, Leiris note peu d'événements importants de sa vie (c'est ainsi qu'il ne mentionne pas son mariage – 2 février 1926, ni la mort de sa mère) et s'il le fait ne les „commente” pas. Et après tout... peu nous importe de savoir si la fille aux yeux bleutés de *L'Age d'Homme*, que nous connaissions sous le nom de Kay, s'appelait en réalité (en réalité?) Daisy, ou d'apprendre la véritable identité de Léna; subsistent d'ailleurs des zones d'ombre, des initiales non décryptées, des noms de lieux masqués. Ce n'est pas en ce sens que Leiris „mange le morceau”, et ce n'est pas ce qui nous intéresse.

### 1.5. Les „lacunes positives”

Ce n'est de toute façon pas en termes de contenus, ni même de registre de langage, qu'il est le plus pertinent de poser cette question du choix. L'autobiographie procède, et le dit, par stylisation, montage, „lacunes positives”:

Ma mémoire procédant à la façon des livres scolaires où s'enseigne l'histoire, ce sont les éléments d'allure tant soit peu théâtrale qui y sont demeurés fixés, ceux qui – au détriment d'éléments plus discrets quoique d'importance peut-être capitale – se recommandent surtout par leur capacité d'être mis en illustration<sup>14</sup>.

La nature de ces lacunes se précise ensuite, mais toujours dans l'autobiographie:

De ces lacunes obsédantes – lésions qui sont cause d'inquiétude et qu'il faudrait réparer pour avoir le sentiment euphorique de se posséder en totalité – l'une, peut-être, me fait sentir son vide de manière un peu plus gênante que les autres [...] *Il est très vraisemblable toutefois qu'il ne s'agit pas là d'une lacune [...] mais d'un manque absolu (d'un défaut originel et non d'une disparition d'après coup)* – et il s'agit de – l'événement [...] qu'aurait constitué pour moi ma prise de conscience de la mort. [définition de la forclusion, par opposition au refoulement]<sup>15</sup>.

Il serait donc vain, plus encore pour le lecteur que pour Leiris, de se mettre en quête d'une anecdote initiale qui signerait le moment en question: en revanche, le Journal, par sa masse même, par l'inégalité du travail d'écriture qu'il recèle, permet non de combler ces „lacunes” mais de mieux percevoir les harmoniques autour de l'élaboration de tel texte.

Dès lors, le choix va se faire, mais de façon paradoxale. Après les premières années où Leiris multiplie les citations et les „pensées” (son terme), il va progressivement, sans tout à fait abandonner la forme aphoristique, s'attacher à l'anodin, conçu (peut-être sous l'influence de la psychanalyse) comme plus significatif, et à la limite seul racontable:

il faut qu'elles (ces expériences d'approximation de la mort) aient été suffisamment anodines pour que, les vivant, je n'aie pas perdu toute lucidité? Sans doute suis-je ainsi condamné à m'escrimer sur des vétilles puisque tout ce

qui serait d'un gabarit plus imposant échapperait, par là même, à mon regard et resterait confondu avec l'énorme masse opaque que je dois m'avouer au grand jamais incapable de pénétrer<sup>16</sup>.

La lacune est donc installée au coeur du travail textuel:

Comme ces rocailles artificielles étonnamment ajourées qu'on trouve dans maint jardin chinois et dont la forme est définie par les trous qui y sont forés plus encore que par leurs reliefs, mon rêve est criblé de vides dont je peux présumer qu'ils ont leur importance. Si je les examine à leur tour au lieu de ne considérer que les pleins, peut-être ces vides deviendront-ils les *silences éloquents* à partir desquels le rêve sera saisi dans toute sa vérité?<sup>17</sup>

Dans cette perspective, le Journal est donc à la fois le recueil de „vétilles” néanmoins significatives et la toile de fond sur laquelle viendra s'inscrire le „vide” de l'expérience authentique, double processus pour ne pas „frelater”, ou plutôt pour tenter d'échapper à l'équivalence fatale de „relater = frelater”.

### 1.6. Quand dire, et à quel rythme d'écriture?

Je ne peux ici qu'esquisser la question de la **quantification inégale des années, et des entries**: „Relisant ce cahier, j'observe combien d'année en année les notes se raréfient. N'est-ce pas un indice, moins de paresse croissante, que de ralentissement, de cristallisation proche – enfin de vieillissement?” Il a vingt-huit ans... (Mai 1929, p. 134). Globalement, pourtant, on peut constater une sorte de symétrie entre les premières années et les dernières, également maigres. Mais cela demanderait une analyse à la fois plus fine, et surtout comparative.

## 2. Descriptions, notations et copies

En 1922, après les pages arrachées, impressions de tableaux, de musique, et aphorismes sur la vie et l'art. Pareil en 1923, plus récits de rêves (qui seront repris dans *Nuits sans nuit*), qu'il lui arrive d'interpréter à l'aide d'une *Clef des songes!* et des haï-kaïs. Pareil en 1924, plus des citations (qui ensuite seront recopiées dans un cahier à part) et déjà, des textes assez élaborés, comme la prose du Lycanthrope (p. 36–40),

reprise dans *Le Point cardinal* et *Aurora*. Evocation des uns et des autres (Jouhandeau, Masson, Roussel...) mais très elliptique: aucunement „psychologique”, symbolisée déjà par des figures mythiques, bibliques ou littéraires<sup>18</sup>. C'est dire que, dès les premières années, les niveaux d'écriture sont très divers: notations sommaires, allusives, télégraphiques, phrases nominales, à côté de textes d'une élaboration beaucoup plus savante, mais dont une juxtaposition hétéroclite vient souvent „gâcher” l'effet<sup>19</sup>, procès-verbaux<sup>20</sup>, collages<sup>21</sup>...

Mais aussi et surtout, fourmillement de „sujets”, de titres qui ne trouveront pas leur livre, d'idées ébauchées, chantier. Aussi, ce que l'on a peut-être moins souligné, il y a, comme dans le *Journal* de Kafka, une présence extrême de l'extérieur, des rues, des figures des passants, des croquis (ouvriers, ivrognes, égarés...). Cette vivacité du „pris sur le vif” fait contraste avec la mélancolie de l'auto-description: le *Journal* se dit toujours comme copie, et par là déchéance. Qu'en est-il en fait?

**Le Journal est souvent, il est vrai, copie d'un texte antérieur disparu** (détruit?): par exemple, à la date de mai 1929, „souvenirs d'enfance notés sur un agenda Médical donné par Th.Fraenkel”. L'étude des manuscrits est un précieux indicateur de l'activité d'écriture: le *Cahier bleu* (tenu de 1922 à 1957, arrêté à la tentative de suicide), recopie, à ses débuts, des phrases des deux premiers cahiers (octobre 1922–septembre 1925 et janvier 1925–septembre 1926, avec chevauchement entre ceux-ci)<sup>22</sup>. Activité de copie que parfois Leiris – sans y échapper jamais – met en scène comme perpétuelle déperdition:

Jamais il n'y a *expérience présente*. Ou plutôt, ma seule expérience présente réside dans l'acte de me *souvenir*. [...] Ecriture d'après coup; écriture qui relate, transcrit, et non écriture qui produit. Donc, écriture mutilée, qui cherche à prendre appui sur de vieilles choses, n'ayant plus la force, par elle-même, de s'enlever. [...] J'écris comme si ma vie n'était qu'une déchéance continue... (21 octobre 1942, p. 370).

**Mais le Journal est à la fois copie (d'un texte antérieur)<sup>23</sup> et source (de copies ultérieures)**, surtout dans la période qui suit la guerre, où de très nombreux textes vont se retrouver, à divers degrés de retravail, dans les volumes de *La Règle du Jeu*<sup>24</sup>.

Cette chaîne d'écriture ainsi sommairement décrite<sup>25</sup> permet d'aborder la question de:

### 3. La relation entre le Journal et l'autobiographie

#### 3.1. L'autobiographie met en scène le Journal:

*L'Age d'Homme* cite à plusieurs reprises le Journal, en exerçant à un chapitre ou dans le corps du texte (récit de rêve, autoportrait). Mais ces citations ont avant tout une fonction de „preuves à l'appui” ou de „pièces du procès”, leur caractère intertextuel n'est nullement prioritaire.

En revanche, dans *La Règle du Jeu*, Leiris cite explicitement des extraits de son Journal, mais en mettant plus l'accent sur l'activité d'écriture: ainsi, dans *Fourbis* (p. 63–34), Leiris recopie son *entry* du 13 octobre 1924, la commente avec une certaine ironie, puis commente son commentaire, en s'interrogeant sur le sort à donner à cette page, sur le statut précis à lui assigner („pensée méritant d'être approfondie” ou simple „document sur mon état d'esprit de l'époque”?). Dans *Fibrilles* (p. 81), il recopie une *entry* qu'il situe „en plein milieu de l'année 1934” (exactement le 24 juin, *Journal*, p. 282), et la commente: „Quand je notai [...] cette réflexion où ce même je (qui parle maintenant comme tel et non plus embusqué derrière le moins défini des pronoms de troisième personne)...” L'incise, importante comme souvent chez Leiris, pointe la transformation de l'énonciation, la principale se bornant à poser des jalons par rapport au voyage africain.

Si je fais l'exégèse de ces lignes (rédigées presque dès mon retour (de Chine) et fondées sur la conjugaison de deux souvenirs [...] puis-je en tirer quelque chose qui m'aiderait à définir de quoi est fait l'envoûtement que j'ai subi?” (*Fibrilles*, p. 24).

Le Journal ne nous donne, sous forme brève, que le concept-clef de la relation de ce voyage (dès le retour, le charme s'est rompu,



pourquoi?), mais la notation à l'origine de l'image même, citée puis expansée dans *Fibrilles*, nous échappe (actuellement). „A relire ce que j'ai ainsi écrit sous forme de journal attentivement tenu...” (*Fibrilles*, p. 28): le lecteur est frustré, car ce journal-là, caché-montré, ne lui est pas donné à lire.

Quant au Journal, il s'auto-désigne comme servant en quelque sorte de tremplin à l'activité intellectuelle, et à la véritable écriture: il n'est pas de l'ordre de l'écriture, c'est „une activité détournée” (p. 142). Il aide à ne pas s'imiter soi-même (p. 149), à ne pas „se rouiller” (p. 160). En un (rare) moment d'euphorie, Leiris dira: „j'ai plaisir à rédiger ce cahier, car il me semble que je confectionne une cartouche de dynamite”. (30 août 1929, p. 200): mais cette efficacité est d'ordre existentiel... Cette mise en scène du Journal dans l'autobiographie et cette auto-description du Journal pourraient laisser croire à une sorte de concours harmonieux de l'un vers l'autre. En fait,

### **3.2. S'instaure entre les deux écritures une relation de pouvoir, de lutte, dont l'issue n'est pas évidente**

Lisible à plusieurs niveaux:

#### **3.2.1. Au niveau temporel:**

L'un des différentiels, évident, entre le Journal et les textes autobiographiques, c'est la distance temporelle: le Journal, en principe, est d'une écriture quasi-immédiate (la journée est relatée le soir même), l'autobiographie prend le temps de l'élaboration, de la perspective temporelle, du lointain. Or, dans ses textes autobiographiques, Leiris semble privilégier, en théorie du moins, l'écriture immédiate:

Si, à la distance qu'il y a d'une expérience au souvenir qu'on en a, s'ajoute non seulement celle qui sépare un tel souvenir de sa mise sur le papier mais (autre genre de déviation), l'écart entre le souvenir ainsi décrit et le même souvenir quand s'y est appliquée la réflexion [...] le souvenir est altéré pour toujours et nul trait rageur supprimant le passage où l'on s'est fourvoyé ne saurait réparer le dommage ainsi causé. (*Fourbis*, p. 52-3).

Banal? moins qu'il ne semble, à cause du mot „fourvoyé”, évidemment essentiel à l'inventeur des *bifurs*: parler de fourvoiement, c'est dire que l'on connaît la bonne route, et qu'on la connaît après coup, après la première écriture, ce qui semble contradictoire. Où l'on retrouve la confiance faite à l'inconscient: si le souvenir est „altéré”, c'est que „s'y est appliquée la réflexion”, alors que le premier récit, exempt de réflexion (plus proche aussi sans doute et du travail associatif, et du travail sur le signifiant), était plus fiable.

Mais l'écriture diaire est aussi vécue comme aliénante, en raison même de son cadrage temporel:

Je m'échelonne le long des dates, choses extérieures à moi qui constituent mes repères essentiels; je me pense par jours, par mois, par années; je désagrège donc mon intimité pour la soumettre aux cadres les plus impersonnels, à ceux qui, par définition, lui sont le plus étrangers. (*Journal*, 30 octobre 1936, p. 306).

### 3.2.2. Une relation ancillaire? L'autobiographie à l'état naissant

Si le *Journal* n'est pas l'autobiographie, il nous permet d'assister à sa genèse. En 1929, sur des feuillets non datés (p. 205–8), apparaît, d'après Jean Jamin, un premier projet autobiographique; en fait il y a eu déjà, à la date de mai 1929: „Retrouve des souvenirs d'enfance notés sur un agenda Médical donné par Th.Fraenkel. Je les transcris: ...” (p. 135), or c'est à peu près la matrice de tout *L'Age d'Homme*. Ces pilotis se multiplient au long de l'année 1933, après l'interruption de deux ans que constitue la mission Dakar-Djibouti et la rédaction de *L'Afrique fantôme*. Interruption: faut-il dire coupure? Leiris, après, parle plus nettement de sa peur d'être impuissant (p. 214), règle ses comptes avec sa mère (p. 220–221), décrit crûment un coït avec Zette (238–9); surtout, s'il se décrit toujours comme un être empêché, il est passé à l'acte (partir, écrire *L'Afrique fantôme*) et va continuer (écrire *L'Age d'Homme*, le faire lire en manuscrit à quelques proches, puis se risquer à le publier).

Le *Journal*, malgré la transformation relative de celui qui le tient, ne va pas radicalement changer de fonction. Il n'a jamais été oasis ou *querencia*, mais toujours un lieu d'écriture et de réécriture potentielle.

Il accentue ce caractère. A partir de 1934, vont alterner les *entries* proprement diaires (rencontres, films, choses vues...) et les textes déjà élaborés que nous connaissons pour les avoir déjà lus, „plus tard”, dans *L'Age d'Homme* et *La Règle du Jeu*. Elaboration, il faut le redire, très diverse: si l'incipit de *L'Age d'Homme* possède presque sa forme définitive (p. 277), l'épisode de Khadidja, si magistralement développé dans *Fourbis*, ne fait ici l'objet que de notations télégraphiques et crues (p. 326–7). Le monde extérieur apparaît dans le Journal comme remords, ou tête de mort:

Songé souvent à cette lacune invraisemblable dans les notes de voyage qui ont constitué *L'Afrique fantôme*: à la date du 12 février 1933 [...] aucune mention de l'avènement de Hitler, nouvelle que j'avais pourtant lue”. (2 janvier 1936, p. 296).

Mais c'est le même statut qu'il a dans l'autobiographie: qu'il suffise de rappeler le magnifique récit des Pâques à Kumasi.

La guerre ne marque pas non plus de coupure caractérisée à cet égard: tout au plus s'y accentue une sorte de défiance envers, non pas l'écriture, mais le fétichisme de la marchandise-écriture, déjà présent du temps du surréalisme, accentué du fait de l'occupation et de la collaboration:

Il y a plusieurs semaines déjà que je réfléchis sur cette vraie maladie des «gens de lettres» qui ne conçoivent pas la possibilité de se taire et pour qui ne plus publier équivaut à une espèce d'anéantissement. (16 février 1941, p. 337).

Cette rigueur morale, dont on voudrait trouver plus d'exemples dans la période de l'occupation, contribue à donner au Journal sa valeur et sa place: se refuser à publier, dans une certaine période historique, ne signifie pas que l'on cesse d'écrire, au contraire. Et si le Journal nous en dit peu, par exemple, sur la Résistance – évoquant très pudiquement le démantèlement du réseau du Musée de l'Homme et l'exécution de ses responsables, amis proches de Leiris – ou sur les engagements ultérieurs de Leiris, notamment pendant la guerre d'Algérie<sup>26</sup>, il reste le lieu d'une ascèse où le lien social, en dépit de certaines apparences, ne cesse d'être pensé à partir du moi, et réciproquement.

## Conclusion

Se peut-il que ce qui fait actuellement le plus clair de ma vie soit ainsi sans racines apparentes et ne présente aucune liaison visible avec quelque rêve, même diffus [...] ? En procédant en sens inverse – partant du présent pour remonter vers le passé – peut-être ai-je plus de chances [...] et de quoi me prouver que ma vie n'est pas entièrement faite de hasards<sup>27</sup>.

Autrement dit: le Journal est le lieu de l'aléatoire, de l'absence (au moins apparente) de causalité, de finalité: seul le geste autobiographique, parce qu'il va du présent vers le passé, peut vectoriser la vie, la faire échapper au hasard. Encore autrement dit: le Journal est la pulvérisation du temps, l'autobiographie s'occupe à cimenter un sens, éventuellement de façon masochiste<sup>28</sup>. En tout cas:

„Livre” quoi qu'il en soit et non cette projection quasi stellaire de nous-même par quoi nous avons pu croire que notre sort – comme magiquement – serait changé<sup>29</sup>.

Aveu d'échec, certes. Qu'il convient de nuancer, peut-être en appliquant à Leiris lui-même la description si intuitive qu'il fait d'un des peintres qui furent ses interlocuteurs privilégiés, Bacon:

A l'inverse du *Portrait de Dorian Gray* qui, jusqu'à l'effondrement final, dissimule ce qui ronge le modèle, un portrait peint par Bacon semble montrer, d'emblée, son modèle en tant que créature rongée. Réalisme, certes, mais réalisme en quelque sorte «prophétique»<sup>30</sup>.

L'écriture de Leiris ne dissimule pas ce qui ronge (le moi, le monde), elle fait éclater tous les faux-semblants qui tenteraient de le dissimuler.

## Notes

<sup>1</sup> M. Leiris, *Fibrilles*, Gallimard, p. 77.

<sup>2</sup> M. Mauss, *Manuel d'ethnographie* 1947, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1967, p. 16.

<sup>3</sup> M. Blanchot, *La littérature et le droit à la mort*, dans *La Part du Feu*, Gallimard, 1949, p. 309.

<sup>4</sup> M. Leiris, *L'Age d'Homme* (1939), *La Règle du Jeu: I. Biffures* (1948), *II. Fourbis* (1955), *III. Fibrilles* (1966), *IV. Frêle Bruit* (1976), tous ces textes chez Gallimard.

<sup>5</sup> *La Langue secrète des Dogons de Sanga* (1948, Paris, Institut d'ethnologie), *L'Afrique fantôme* (Gallimard 1934).

<sup>6</sup> G. Poitry, *La part réservée*, dans „Critique”, décembre 1992, n° 547, p. 919.

<sup>7</sup> *Fourbis*, op. cit., p. 107–8.

<sup>8</sup> Fonds Michel Leiris, N 16, Bibliothèque Jacques Doucet.

<sup>9</sup> *L'Age d'Homme*, op. cit., p. 151.

<sup>10</sup> *Journal*, op. cit., p. 841.

<sup>11</sup> Carnets N 56 et 57 du Fonds Leiris, Bibliothèque Doucet.

<sup>12</sup> *Journal*, op. cit., p. 169. L'exemple du journal de Louis de Bavière est intéressant à plusieurs titres: ce texte – mais faut-il parler de „texte”? – incompréhensible sans l'apparat critique, est fait d'une série répétitive d'efforts pour résister à la tentation homosexuelle et de chutes non moins répétitives: en effet, il n'a rien de „littéraire”, au sens où Leiris emploie ce terme, et on serait tenté de dire qu'il n'a d'intérêt qu'anthropologique, mais ne serait-ce pas là réduire passablement la notion de littéraire?

<sup>13</sup> J. Jamin, *Présentation* du Journal, op. cit., p. 14. Zette, l'épouse de Leiris, était la fille naturelle, et non la soeur, de l'épouse de Kahnweiler, ce qui met un certain désordre dans la généalogie (et l'on est forcé de penser à Aragon, dont la naissance se fait sous une identique dissimulation, la mère devenant la soeur).

<sup>14</sup> *Fourbis*, op. cit., p. 20–21.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 22, souligné par moi.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> On songe évidemment à ce que deviendra ce „procédé” avec les figures de Lucrèce, Judith et Holopherne dans *L'Age d'Homme*. – Il serait intéressant par ailleurs d'analyser la répartition des portraits dans l'espace d'écriture: ainsi, Maryse D. et Jacques D. („La Chouette” et „L'Homme à la tête d'épingle” de *L'Age d'Homme*) font l'objet d'une rapide allusion dans *Le Journal* (p. 48), mais d'une fiche détaillée (donnée en note p. 840).

<sup>19</sup> Par exemple, au 24 janvier 1925, le passage intitulé „Le monde de mes rêves...” qui sera publié en mars 1925 dans la revue „Le Disque Vert”, et qui fait penser à Aurora pour sa thématique marmoréenne et sa syntaxe hyper-classique. Et juste après: „j'emmerde tout ce que j'ai écrit sur ce cahier, les phrases prétentieuses que m'a dictées je ne sais quelle incommensurable connerie...” suit une série d'insultes à caractère scatologique et théologique (26 mars 1925, p. 96), régression visible vers le gamin.

<sup>20</sup> Ainsi le long compte-rendu de la réunion constitutive du 5 octobre 1925, à *Clarté*, entre *Clarté. Philosophies* et *La Révolution surréaliste*, (p. 111–5); on ne dispose pas de recoupements suffisants pour savoir ce qui relève de Leiris lui-même dans ce compte-rendu (celui d'Aragon est plus court), mais ce texte témoigne de son intérêt pour la question et de son acuité.

<sup>21</sup> Parfois il n'y a même pas texte, mais collage: ainsi pour le fameux banquet Saint-Pol-Roux (2 juillet 1925), tant raconté, y compris dans *L'Age d'homme*, le *Journal* se borne à coller l'annonce imprimée (p. 103), ou, pour la commémoration des morts du métro Charonne (8 février 1962, p. 570), Leiris colle le badge en papier bordé de noir qu'on distribuait aux manifestants.

<sup>22</sup> Cf. Jean Jamin, op. cit., p. 23.

<sup>23</sup> A noter que l'apparat critique ne donne pas toujours les reprises: par exemple, le „souvenir de rêves anciens” du *Journal* daté du 28 mars 1924 (p. 35) et répété p. 115, renvoie à la note suivante: „A ma connaissance, ce récit de rêve n'a pas été repris par Leiris” (p. 849, note 42). Or en fait il est repris et expansé dans *Fourbis* (op. cit.), „Mors”, p. 56–7.

<sup>24</sup> L'apparat critique procuré par Jean Jamin permet de saisir cet ensemble de réécritures. Cf. aussi Guy Poitry, art. cit., p. 921.

<sup>25</sup> En attendant qu'une étude plus complète des manuscrits du *Journal* et annexes permette une description plus précise, je renvoie à: C. Maubon, *Michel Leiris au travail, Analyse et transcription d'un fragment manuscrit de «Fourbis»*, Pacini Editore, Pisa, 1987, et à la description du système des fiches dans *Biffures*, op. cit., p. 276–7.

<sup>26</sup> Dans les notes procurées par Jean Jamin, on lira avec un intérêt particulier le texte que Leiris prononça pour sa défense devant la commission disciplinaire du CNRS qui l'avait convoqué pour avoir signé la *Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie*, plus connue sous le nom de „Manifeste des 121” (*Journal*, p. 911–912).

<sup>27</sup> *Biffures, Dimanche*, op. cit., p. 230.

<sup>28</sup> J'emprunte cette dernière idée à D. Hollier, (*Les Dépossédés*. Ed. de Minuit, 1993):

„Oeuvres [...] engagées dans la consolidation d'un contexte dont il serait impossible de les déduire, où elles seraient ou bien impossibles, ou bien interdites – qui les rendrait, au mieux, improbables. C'est le cas de l'espace conjugal chez Leiris [...] du stalinisme chez Bataille”. (p. 17).

<sup>29</sup> *Fourbis*, op. cit., p. 9.

<sup>30</sup> *Journal*, Note du 21 janvier 81, p. 738.